

*Contribution à l'histoire de 3 villages
Ivoz, Ramet et Ramioul
(entité de Flémalle)*

par Alphonse Delagoen



Ivoz-Ramet

**Guillaume Dubois, meunier
et Bourgmestre de 1904 à 1921**

1ère partie de 1900 à 1914

- *Présentation du personnage, du moulin, évolution
lors de cette période :*
- *la vie à Yvoz en 1900 , récits de Jean Copaye (1894 -1984)*
- *le 75e anniversaire de l'Indépendance nationale*
- *une centenaire à Ramet-Yvoz en 1907*

En préambule

Il n'existe pratiquement pas d'ouvrage décrivant l'histoire des 3 villages de l'ancienne commune d'Ivoz-Ramet.

Elle était composée de trois seigneuries dont le territoire a été rassemblé, à la fin de l'ancien régime, sous l'autorité de la république française, en une seule commune qui sera dénommée Ramet, ensuite Ramet-Yvoz, puis Yvoz-Ramet au 19e siècle, et enfin Ivoz-Ramet, sous l'ère du Bourgmestre Marcel Séré, après la guerre 1940-1945.

En remontant le temps, on trouve dans les archives de l'état ou de familles, ainsi que dans certaines revues et chroniques, des bouts d'histoires, avec des mentions de personnages.

Il me semble intéressant, pour la bonne connaissance de notre passé, de les rassembler et de les développer par d'autres recherches et de précisons sur les faits.

Je n'ai, que la prétention d'avoir mis en valeur, certains écrits du passé. Je les propose à la lecture des personnes intéressées par l'histoire.

On ne le dira jamais assez, conserver les traces du passé est important. D'eux nous pouvons envisager notre futur, en toute connaissance de cause, des erreurs déjà commises.

Alphonse Delagoen

Guillaume Dubois, meunier et Bourgmestre de 1904 à 1921

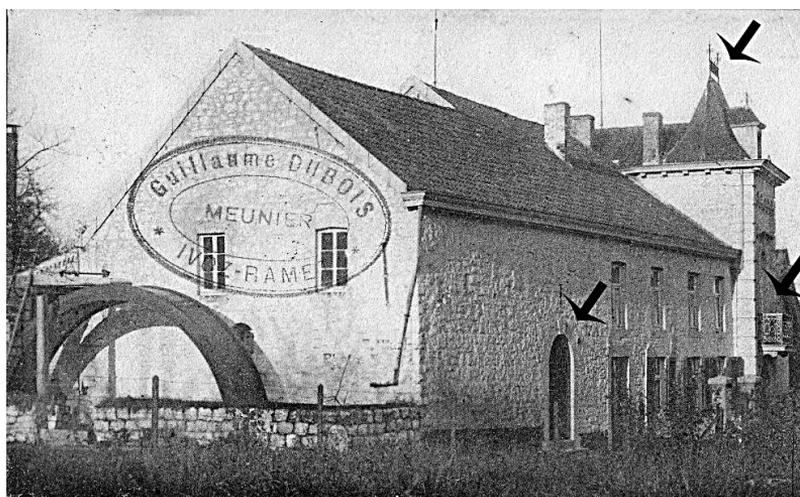
1ère partie de 1900 à 1914

- *Présentation du personnage, du moulin, évolution
lors de cette période :*
- *la vie à Yvoz en 1900 , récits de Jean Copaye (1894 -1984)*
- *le 75e anniversaire de l'Indépendance nationale*
- *une centenaire à Ramet-Yvoz en 1907*



Le moulin d'Yvoz avec la mention en cachet
"Guillaume Dubois, meunier" à Yvoz-Ramet

Raconter une histoire, c'est la développer à partir d'un personnage, ou d'un lieu. La période qui nous préoccupe, sous le mayorat de Guillaume Dubois, était facile à décrire au point de vue administratif, mais je ne possédais rien sur le personnage, ni sur sa famille, ni sur son métier. C'est le hasard qui fait bien les choses. Dans les images disponibles sur l'internet, rien n'indiquait la présence de Guillaume Dubois, sauf le jour où je trouve une image intitulée "moulin d'Ivoz-Ramet" de source inconnue, mais représentant, ce que j'espérai, une vue de l'ancien moulin situé au bout de la rue du même nom à Ivoz. Cerise sur le gâteau, l'image du moulin avait un cachet avec la mention "Guillaume Dubois" meunier. Etait-il possible qu'un meunier en 1904 puisse être Bourgmestre ? Les recherches, dans les registres de population de cette période, ont donné des résultats qui confirment les renseignements obtenus par cette image peu connue. Et une visite sur place au bout de la rue du Moulin me rassure. Le bâtiment représenté sur l'image est bien celui qui existait à cet endroit. En voici la preuve, par la comparaison des 2 images suivantes :



Même si ce bâtiment a été transformé, on reconnaît 3 éléments architecturaux sur les 2 photos. Regardez, d'une part l'entrée voutée de la partie moulin, et d'autre part le balcon en fer forgé ainsi que la bannière avec flèches sur le faîte du toit de la partie la plus élevée des constructions. Cette ancienne image représente bien le moulin géré par Guillaume Dubois" d'Ivoz.

Photo de M. Delcommune, le propriétaire actuel

Les registres de population donnent une trace de la famille de "Guillaume Dubois", mais rien n'indiquait dans ceux-ci, que le meunier était ou à été Bourgmestre de la Commune. Il me manquait une source de référence.

Voici d'abord, la famille Dubois reconstituée d'après les registres et les actes trouvés pour l'habitation à la rue du Moulin , n°460 : (Victor) Guillaume Justin Dubois est né à Flémalle-Grande le 4 janvier 1858 (d'après son acte de naissance, les 2 premiers prénoms sont inversés dans le registre de 1910). Comme métier on indique : meunier et agronome. Il est inscrit à Ramet-Yvoz, le 27 août 1885 avec ses parents : Guillaume Joseph Dubois, Ingénieur des mines et Marguerite Guillemine Mathilde. Au même domicile et cela aura son importance, on trouve aussi à la même date Marie Emilie Feinquen née à "Les Avins" le 30 janvier 1866 et indiquée sous le statut de gouvernante. En consultant les sites de généalogie sur l'internet, je retrouve la famille, les parents de Guillaume et ses frères et soeurs :

GUILLAUME JOSEPH DUBOIS

Né le 12 juin 1826 - Liège, 4000, , Liège, Belgique

Décédé le 31 août 1893 - Ivoz-Ramet à l'âge de 67 ans, les parents sont :

Guillaume-Joseph Dubois 1802-1846

Marie Elisabeth Thonard 1798-1885

Marié le 21 janvier 1852, à Liège, avec Mathilde Goffin 1827-1914 dont au moins 6 enfants :

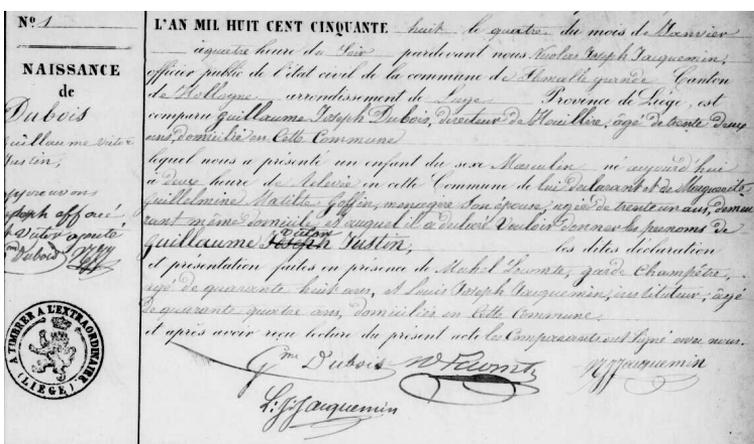
- Marie Mathilde Elisabeth Dubois 1852-
- Joseph Dubois 1854-
- Mathieu Dubois 1855-
- Mathilde Emérence Arnoldine Léonardine Dubois 1856-
- **Guillaume Victor Justin Dubois** 1858-
- Madeleine Dubois 1859-1949

En plus de la famille de Guillaume, notre meunier, on trouve une photo de son père, Ingénieur des mines, copie ci-contre (source guillaume joseph dubois _ généalogie par Stanislas GILISSEN - Geneanet).



Dans l'acte de naissance on trouve dans la marche la rectification d'un prénom. le remplacement de Joseph par Victor. On constate également que son père est directeur de houillère et âgé de 32 ans. Laquelle ?

Dans un traité d'exploitation des mines de houilles ont trouve mention de Guillaume Dubois (père) pour le charbonnage de Marihaye



Ce traité technique des nouvelles méthodes, notamment en Belgique, explique le procédé trouvé par Guillaume Dubois père, voici l'extrait ci-contre tiré du livre de A.T. Ponson, ingénieur des mines et édité par Jules Ponson en 1867 -imprimerie Faust à Liège

Compteur de la houille (Pl. LVI, fig. 1 à 4).

Cet appareil, construit par M. Guillaume Dubois, pour le service de la houillère de Marihaye, a pour but d'indiquer spontanément et avec précision le nombre des voitures de houilles qui sortent dupuits d'extraction, sans

Guillaume père, à aussi été co-auteur notamment en 1878 d'autres traités techniques comme : "**Notice sur la bosseyeuse : appareil à couper les voies en veine et creuser les galeries en roche dans les mines à grisou, sans le secours de la poudre.**"

Un autre document, un extrait du journal de Liège du 8 juillet 1914 annonce le décès de la veuve Guillaume Dubois.

Les amis et connaissances qui n'auraient pas reçu de lettre de faire-part de la mort de
Madame Guillaume DUBOIS
née Mathilde GOFFIN
sont informés que les obsèques solennelles suivies de l'inhumation dans le caveau de la famille ont eu lieu dans l'intimité, le lundi 6 juillet, à 11 h., en l'église d'Yvoz.



Flémalle-Grande - Houillère de Marihaye, certainement le site ou Guillaume Dubois, père est directeur. Coll. de l'auteur

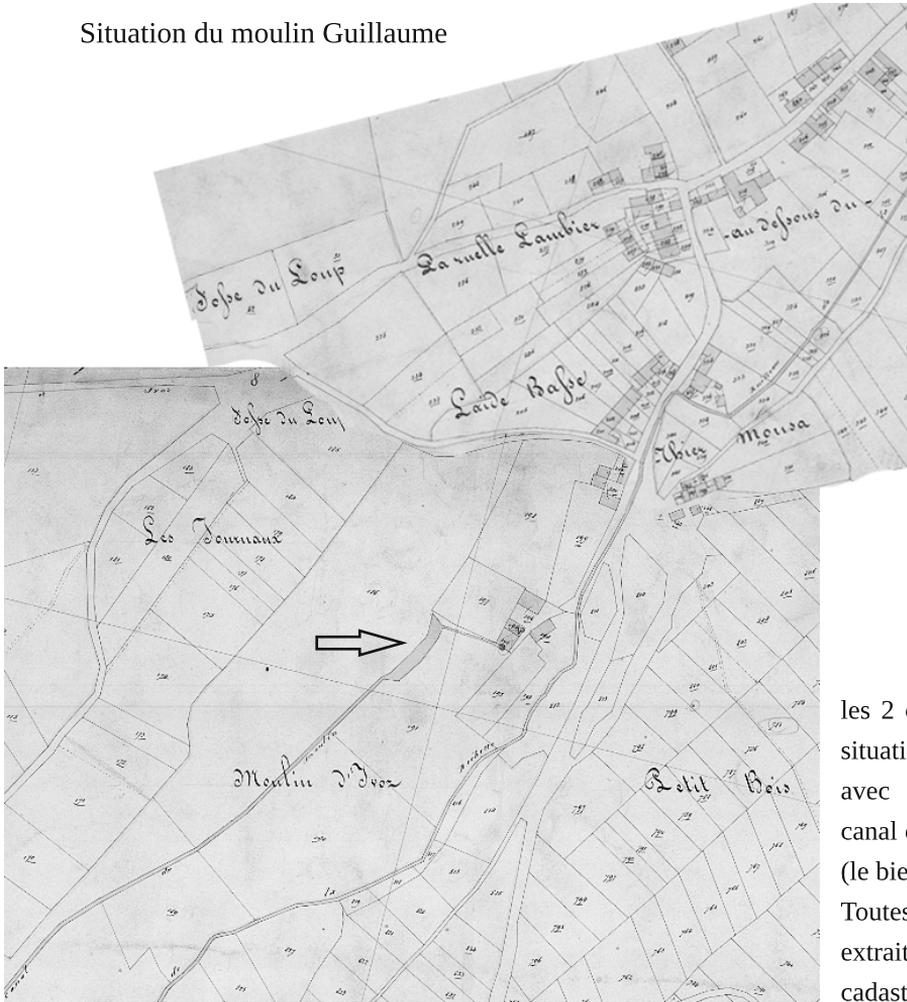
Le fils, Guillaume Dubois, notre meunier et Bourgmestre de la commune, est resté célibataire jusqu'en 1921, à 63 ans, pratiquement jusqu'à la fin de

son mandat !

Il se marie à Ramet-Yvoz le 5 janvier 1921, avec Marie Emilie Feinquen, hé oui, la gouvernante précitée, elle aussi célibataire. Il est certain que les bonnes moeurs de l'époque, ne voyait pas d'un bon oeil le concubinage. Certainement un secret, mais était-il bien gardé ? Guillaume Dubois, épouse sa compagne et vont habiter le 25 juin 1921 rue Beaugnée au n° 711. On renseigne alors dans l'acte de mariage la qualité de l'intéressé : il est Bourgmestre avec le métier d'Agronome et il est Rentier. Marie Emilie Feinquen décède en 1943 à l'âge de 77 ans tandis que Guillaume Dubois décède en 1944 à l'âge de 86 ans. Ils auraient alors été domicilié rue Ernet Malvoz (la rue Campagne - la chaussée de Ramet)

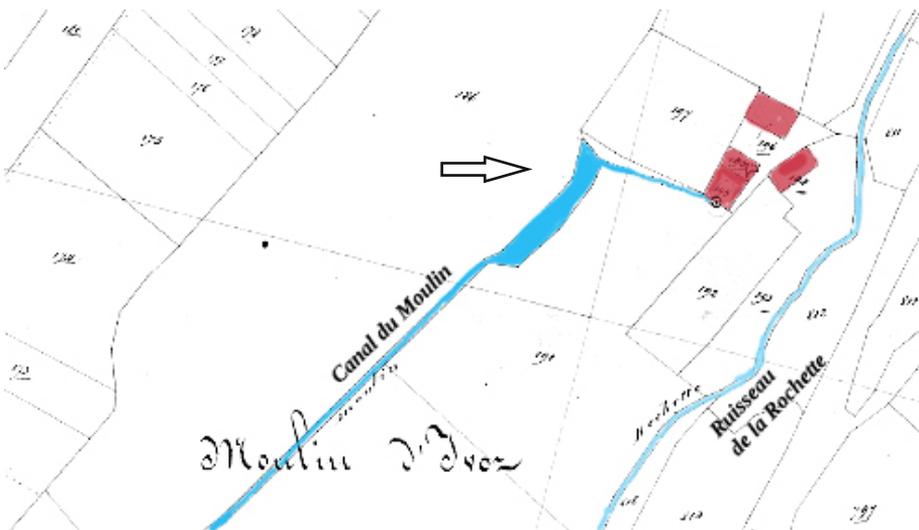
Le moulin était-il ancien ? Il date, au moins, du 18ème siècle, il figure notamment, sur le plan cadastral primitif, créé entre 1812 et 1834. En 1835, dans un dictionnaire géographique et statistique de Henri Del Vaux de Fouron, on indique pour Ramet, l'existence de 2 moulins à farine, mus par eau et 1 par la vapeur, tous les 3 sont sur le village d'Yvoz. Un moulin est actionné par le ruisseau de la Rochette et l'autre par le ruisseau de Villencourt, tous les deux par l'intermédiaire d'un bief (biez). Je ne connais pas le moulin qui fonctionne à vapeur. Voici un extrait du plan primitif reprenant le moulin.

Situation du moulin Guillaume

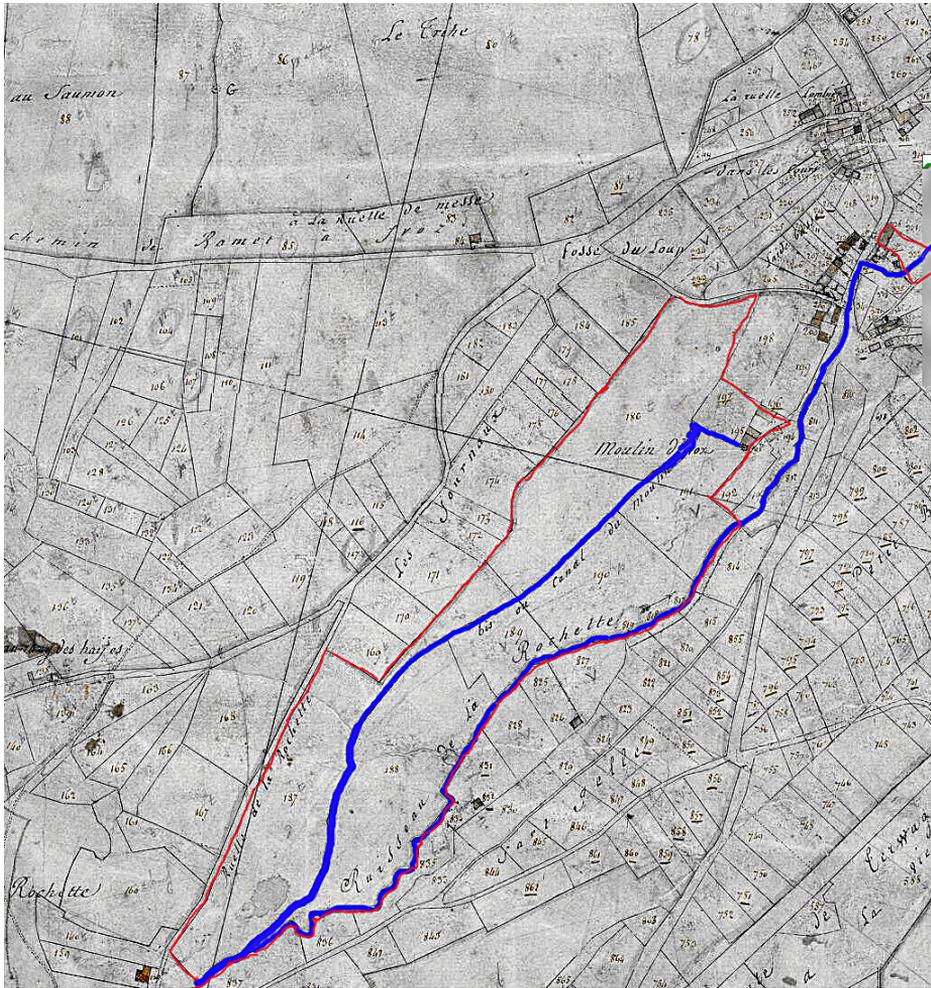


les 2 cartes montrent la situation du moulin avec le ruisseau et le canal qui y conduit l'eau (le bief)

Toutes les deux sont extraites du plan cadastral primitif



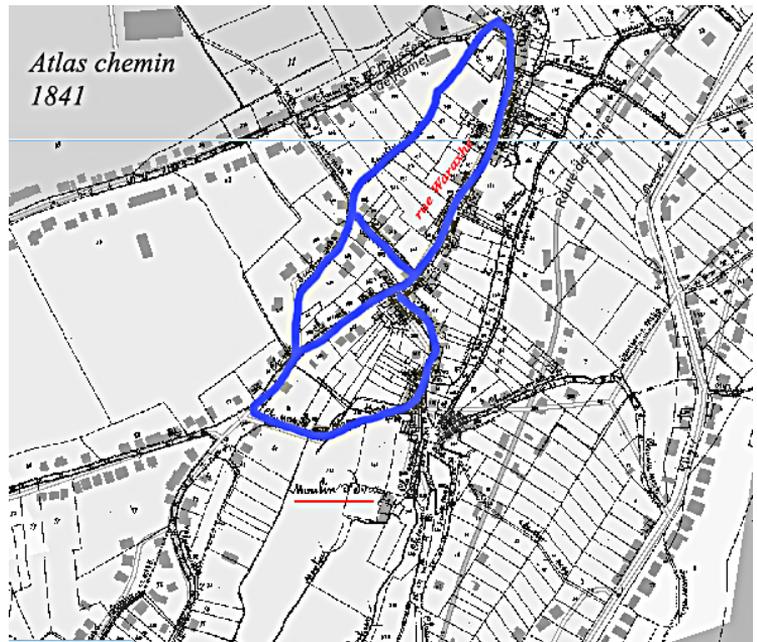
Agrandissement, remarquez la retenue d'eau nécessaire pour donner de la réserve au fonctionnement du moulin.



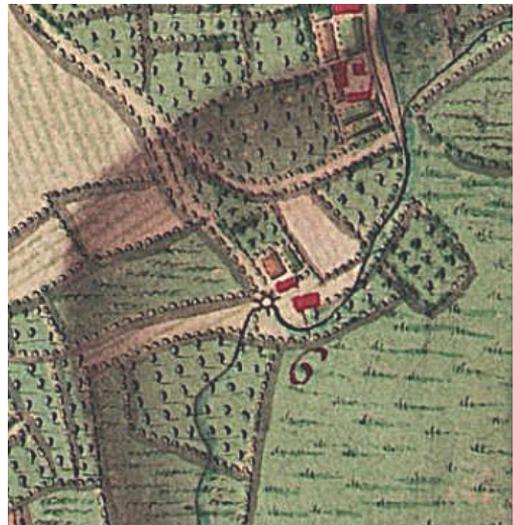
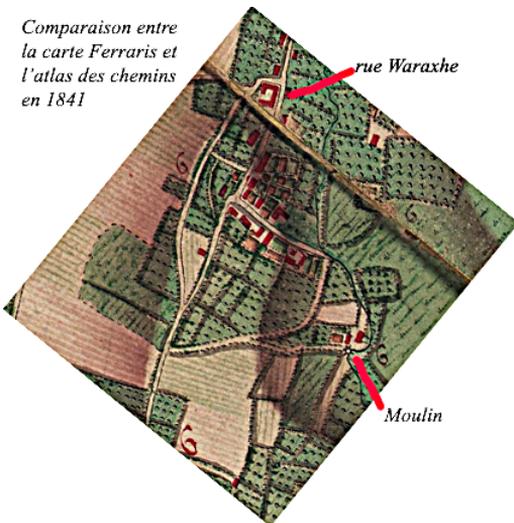
Entre 1830 et 1833, c'est Lafontaine Lambert Joseph, Bourgmestre de Vierset qui est propriétaire des parcelles délimitées en rouge, avec d'autres sur Yvoz, notamment sur le Bar, des terrains donnant sur la vallée de Villencourt. Les parcelles, sur le plan ci-dessus, englobe le canal et le ruisseau de la Rochette. A gauche en bas du plan, vous trouverez la carrière de calcaire dite aussi de la Rochette. Il y a eu des fours à chaux dans cette carrière.

Dans le dictionnaire géographique et statistiques de 1835 que nous avons déjà cité, on trouve un Lafontaine, Bourgmestre de Vierset-Barse. Celui-ci serait né le 13 mai 1774 à Plainevaux et décédé le 28 février 1853 à Vierset-Barse, à l'âge de 78 ans. Il aurait été Régisseur de son excellence le comte de Mercy Argenteaux. Dans l'inventaire des archives de la famille de "Mercy-Argenteau / Sébastien Dubois" aux archives de l'état, on trouve mention de L.J. Lafontaine régisseur, receveur du domaine et Bourgmestre de Vierset-Barse. Je constate qu'il est fait mention d'une relation entre ce régisseur et la famille de Mercy-Argenteau. Sans plus de précision pour le moment, c'est peut-être l'origine de sa propriété qu'il a acquis ou que l'on lui a donnée sur Yvoz. Et puis qui est ce Sébastien Dubois ? Est-il un parent avec Guillaume Dubois. D'autres recherches sont à mener.

Le moulin figure sur la carte des chemins vicinaux de 1841 et également sur la carte Ferraris de 1770-1778. Cette carte doit être inclinée pour en faciliter la comparaison avec les cartes du 19e siècle. Un liséré bleu sur l'atlas montre une partie des chemins d'origines figurant sur la carte Ferraris. La rue Waraxhe existe alors jusqu'à la rencontre avec la rue des charrons et la rue Fossé au loup qui était la liaison entre Yvoz et Ramet car la rue Campagne (chaussée de Ramet n'existait pas en 1770. Entre 1770 et 1830 il y a eu des changements importants, je reviendrai sur le sujet. Il est quand même bon de vous montrer ('extrait de droite) le moulin à aubes dessinés sur la carte Ferraris.



Comparaison entre la carte Ferraris et l'atlas des chemins en 1841



Sans preuve formelle pour le moment, on peut quand même émettre l'hypothèse que les propriétaires du moulin depuis 1885 étaient les parents Dubois -Goffin et que ce bien après leurs décès a du être partagé entre leurs enfants précités. S'il y a eu adjudication publique, comme je le dis par après, c'est que cela n'a pas été nécessairement facile, cette succession seulement résolue 3 ans après le décès de Mathilde Goffin.

Grâce aux renseignements du propriétaire actuel, M. Delcommune que je remercie, on peut retracer maintenant les propriétaires successifs après la famille Dubois-Goffin :

1 - Mathilde Goffin décède en 1914. Une adjudication publique définitive dressé par le Notaire François Hault de Liège le 20 décembre 1917 a lieu et elle a attribué les biens à TOUSSAINT ALBERT né le 31 octobre 1863 et son épouse MARIE JOSÉPHINE LEMMENS née le 1 juin 1879.

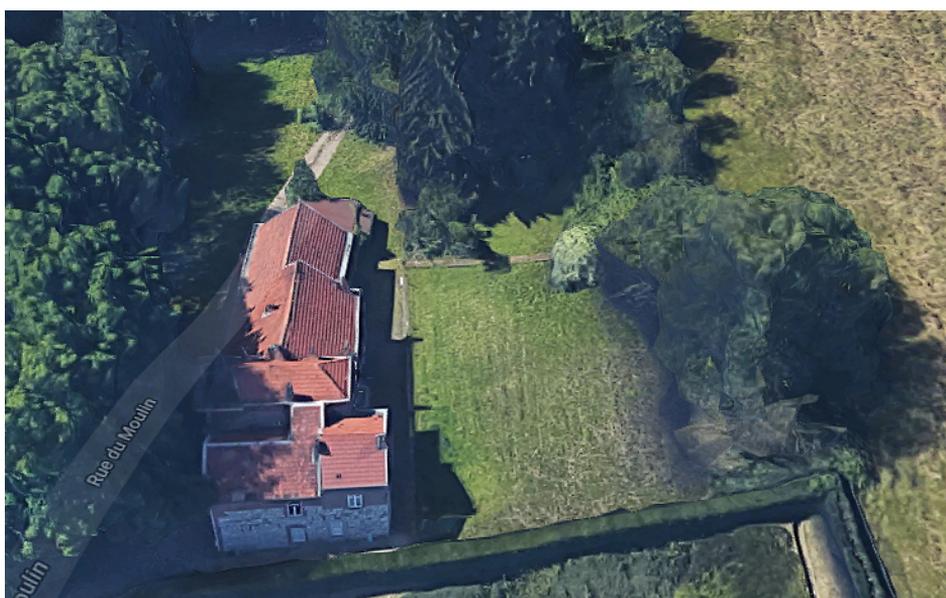
2 - Les époux ALBERT-LEMMENS cèdent une maison, un hangar et un moulin à farine, à leur fille Mademoiselle Annita Gérardine Joséphine Albert née le 16 février 1900 à Mortier. Celle-ci à épousé Alfred Louis René DONEUX, né à Flémalle-Haute, le 4 janvier 1901.

3 - C'est par la succession du décès de Toussaint Albert survenu le 24 juin 1937 et de son épouse Marie Lemmens survenue le 2 mars 1954 que finalement leur fille Annita récupère l'entièreté du bien.

4 - Madame Albert Anita décède peu après sa mère, le 8 novembre 1954 et sa succession a été recueillie par son époux et son fils ANDRÉ LOUIS TOUSSAINT DONEUX né le 22 octobre 1924. ALFRED DONEUX son époux est décédé le 11 décembre 1956 et ainsi la totalité du bien est recueilli par son fils.

5 - André Doneux est décédé le 9 septembre 2014 et son épouse Gaby DESSAART récupère par donation les biens qui sont finalement vendus avant le décès de celle-ci en 2018 à M. DELCOMMUNE. (à remarquer que Dessaart avec 2 a est bien le patronyme de Gaby).

Il reste à découvrir les différents propriétaires entre Lambert Lafontaine et les époux Dubois-Goffin.



Vue aérienne (par satellite - Google) du moulin. En bas le bassin d'orage, bien nécessaire, car le ruisseau de la Rochette a souvent débordé.

Décrivons la commune à cette époque

Pour décrire la commune au début du mayorat de Guillaume Dubois, j'ai trouvé un manuscrit (aux archives de l'Hérault en France !). Il a été découvert dans son grenier à Liège, au décès de l'auteur, notamment par sa petite fille Danielle Copaye. Un témoignage amusant à lire et surtout bien descriptif de cette période.

Jean Joseph Copaye (Yvoz-Ramet 1894 - Liège 1984), fait bien ressentir les conditions de vie à Yvoz pendant son enfance⁽¹⁾. Dans le deuxième cahier consacré à cette période, je reprendrais ses écrits concernant la guerre 1914-1918.

Mais laissons-le, nous parler :

"Je suis né le 17 juin 1894, à l'aube d'un dimanche radieux, dans une vieille maison en pierres, au lieu dit : Fosse du Loup. Cette année là, m'a-t-on dit, les arbres du verger de la maison croulaient sous le poids des fruits. Les marchands qui les avaient achetés - sur estimation au début de la saison - n'en prirent jamais livraison. Le coût de la cueillette aurait dépassé le prix de la vente éventuelle.

Je n'ai pas connu mes grands pères et je n'ai gardé qu'un vague souvenir de mes grands mères. On m'a parlé de mes grands pères en termes élogieux.

Mon grand-père paternel, avait été un des meilleurs tailleurs sur cristaux aux Cristalleries du Val Saint-Lambert. Ses œuvres figurent encore dans le hall d'exposition de l'établissements. Mon grand père maternel, d'origine ardennaise, fit carrière dans les charbonnages d'Ougrée-Marihaye, en qualité de chef de chantier à la surface. Lorsqu'il vint s'installer dans la commune, il fit retourner à la charrue une grande prairie et il y planta des pommes de terre. Les cultivateurs de l'endroit se moquèrent de lui ! La récolte fut pourtant extraordinaire. de mémoire d'homme, on n'avait jamais vu une telle abondance de ces tubercules.

Mon village Yvoz-Ramet est traversé par un ruisseau qui chemine entre prairies et jardins pour aller se jeter dans la Meuse. A vrai dire, le village ne commence vraiment qu'à environ un km de Seraing. Jusque là, il n'est que le prolongement d'une rue de cette localité. C'est à la fin de cette rue qu'il s'épanouit. Tout de suite, c'est le vieux Thier et ses gros pavés à flanc de colline; c'est enfin la route de Huy. Toutes ces voies de communication partent du lieu dit : sur le jeu.

On trouve dans mon village en 1900, un moulin à eau, deux châteaux, sans intérêt, quatre fermes de moyenne importance, une carrière et un four à chaux, une distillerie d'où sort le "peket" Degive. Il faut citer aussi le passage d'eau de Ramet. Il faut savoir qu'il y a à Ivoz-Ramet, deux paroisses. L'église d'Ivoz relativement récente et sans caractère, tandis que celle de Ramet est très ancienne et fort intéressante. les grottes de Ramioul font aussi partie de la commune, des bois proches, des rochers, des collines et la Meuse font que c'est un site pittoresque à souhait.

Dans le village, il y avait plusieurs boutiques où l'on vendait un peu de tout, depuis le riz jusqu'à l'amidon Remy pour chemises et cols raides. Le grand chic c'était les cols doubles amidonnés et hauts de 5 centimètres. On avait toutes les peines du monde, pour y faire glisser une cravate. Ainsi équipé, il fallait bien marcher fièrement, la tête haute ! Le plus important magasin était celui de Wuidar⁽²⁾, un grand diable presque illettré mais qui avait déjà, le sens des grandes surfaces ! On trouvait chez lui tout ce qui relevait de la droguerie et l'épicerie. Le fût à pétrole y voisinait avec le sac à café ! La quincaillerie était aussi présente. J'allais oublier la bonneterie, les chapeaux de paille, les sabots, des

(1) Archives de l'Hérault- France : Fonds Jean Copaye (1894-1984), brigadier chauffeur milicien en 1914 dans l'armée belge : acte de décès, photographie, souvenirs personnels manuscrits rédigés en 1979, diplômes et distinctions belges. 1919-1979

Don de Danielle Copaye (entrée n° 5685, 11 février 2014).Fonds entré et numérisé dans le cadre de la Grande collecte Europeana 1914-1918. --- pour les explications (2-3-4 etc.) voir par après, à la page 17

vêtements de travail etc. On y vendait aussi de la farine, du pain et de la pâtisserie. Il faut citer aussi le magasin alimentaire des ouvriers des cristalleries du Val Saint-Lambert⁽³⁾ où l'on pouvait se ravitailler à crédit. Le montant des achats était déduit de la paie des ouvriers. Elle était parfois insuffisante pour solder le compte à la fin du moi. cela provoquait des disputes dans les ménages mal géré par des ménagères dépensières et insouciantes.

Les débits de boissons étaient nombreux et astucieusement répartis sur le parcours des ouvriers revenant de leur travail. Parmi ceux-ci, les mineurs occupés aux charbonnage de Marihaye. Les enfants étaient pris de peur à la vue de ces effroyants hommes noirs qui regagnaient leur domicile où la ménagère avait préparé cuvelle d'eau et savon pour le bain. Après quoi les mineurs étaient redevenus des hommes blancs qui ne faisaient plus peur aux enfants.

Des marchands, des artisans passaient régulièrement dans le village. Vitriers, aiguiseurs, rétameurs, marchand de parapluie, marchandes de lait, de maquée, d'oranges de moules suivant les saisons. Il y avait aussi un marchand de porcs et de volailles. Il annonçait sa présence au moyen d'une trompette; d'autres "ambulants" se servaient d'une cloche pour attirer la clientèle. Le plus remarquable parmi les "ambulants", c'était le charlatan, l'arracheur de dents qui avait le plus grand succès de curiosité. Il circulait dans un landeau. sur les sièges arrières surélevés, se tenaient deux ou trois musiciens. Le charlatan offrait des remèdes pour toutes les maladies. dans un bocal se trouvait un ver solitaire qui faisait la terreur des enfants. Le rôle des musiciens, c'était non seulement d'attirer la clientèle, mais aussi de couvrir, par une musique endiablée les cris du patient auquel le "dentiste" d'occasion s'efforçait d'arracher une ou plusieurs dents!

Au fond, on était mieux servi à domicile que maintenant.

Pour le reste, il n'en était pas de même. Il n'y avait pas de distribution d'eau, seulement quelques pompes qui étaient le rendez vous des ménagères bavardes. Les potins ne manquaient pas. Dans tous les ménages, il y avait un grand pot en grès pour stocker l'eau potable. Les eaux de pluie était soigneusement recueillies dans un grand tonneau, le tonneau à gouttières - A ce sujet, les riverains du ruisseau étaient privilégiés.

Pour l'éclairage public il se réduisait à quelques lampes à pétrole, souvent placées en dépit du bon sens, mais il y avait toujours une auprès de la maison des amis du Bourgmestre.

Pas de médecin au village. On en voyait parfois un qui venait à cheval de Flémalle et un autre de Seraing se déplaçait en tricycle. Il y avait cependant un pharmacien. Jadis la pharmacie ressemblait à un laboratoire. Avec sa balance de précision, son bol, son pilon et son petit réchaud il fabriquait le médicament prescrit. Il puisait tous ses ingrédients dans des bocaux aux étiquettes mystérieuses.

On recourait rarement au médecin. On se soignait avec les moyens du bord. Bains de pieds à la moutarde, onguents, tisanes et l'eau de Catherine Seret. En cas de maladie grave, il fallait bien appeler le médecin. En face de la maison du malade on étendait de la sciure de bois, afin d'amortir le bruit des chariots qui passaient par là. Un grand malade dans un foyer, c'était la ruine et la misère pour longtemps. S'il survenait un décès, c'était le crieur public qui l'annonçait à la population. A l'église on sonnait le glas jusqu'au jour de l'enterrement. Si c'était pour un enfant, le glas se faisait plus grêle et plus rapide. cela s'appelait "triboler".

En cas d'incendie, on sonnait le tocsin pour appeler les volontaires à la lutte contre le feu, en attendant les pompiers de Seraing qui arrivait toujours trop tard.

Lorsque je pris conscience de mon existence, mes parents avaient déménagé de la maison où j'étais né, pour s'installer dans le haut du village dans une habitation qui avait ceci de particulier : c'est qu'il fallait monter dix marches en pierres pour en atteindre l'entrée. Je me rappelle qu'à cette époque, je fus mordu par un chien et qu'en face de chez nous habitait avec sa mère un aliéné. Nous en avions une peur bleue bien qu'il ne fut pas dangereux. Sa marotte s'était de tout jeter par les fenêtres. C'était ainsi qu'un jour il jeta dans le jardin du voisin toute le contenu d'une garde robe.

Il y avait dans le village d'autres personnages plus ou moins bizarres; une vieille femme que les enfants poursuivaient en criant, nanoue, nanoue; deux nains, deux frères qui réparaient les tuyaux de poêles, les marmites et rétameurs à l'occasion.

Hubert le diable, lui, habitait dans une cabane au bord de la Meuse. Il y avait aussi une femme que la rumeur publique

accusait de jeter des mauvais sorts. Une autre signait les maux de dents et les foulures. Je me souviens d'avoir été mené chez elle par ma mère et je n'ai jamais oublié l'odeur de ses doigts sales faisant le signe de la croix sur mes gencives.

Enfin un hippie avant la lettre, Djobette, le fils d'un notaire de Liège. Il vivait dans une école désaffectée, sans porte ni fenêtre. Pour se moquer des passants, il leur demandait l'heure, tirait une pièce de 5 francs de son gousset, la regardait comme une montre et disait : tiens, elle va un peu tard. Un jour qu'il était aller mendier au chateau de Ramioul, il n'avait trouvé rien de mieux que de chausser les souliers du chatelain. Une servante s'en aperçu et le poursuivi dans le parc du château. Comme elle le sommait de rendre les souliers qu'il avait pris, il répondit en souriant : ce n'est rien n'est-ce pas, votre maître et moi avons la même pointure, je lui ai laissé mes souliers (de vieux goddilot) en échange. Le chatelain, mis au courant eut le bon esprit d'en rire !

Avant que j'entre à l'école, deux soeurs m'étaient nées⁽⁴⁾. Je recevais deux centimes pour mon dimanche avec obligation formelle de n'acheter que des bonbons non colorés, car disait ma mère, les couleurs c'étaient du poison ! Un jour que j'avais enfreint la consigne, je fus enfermé une journée entière dans un réduit. Il n'était pas question non plus d'aller jouer dans la rue avec les "sales gamins". Je pouvais toutefois me rendre chez le cordonnier tout proche, pour me distraire en le regardant travailler. Je revins un jour à la maison avec quelques clous que j'avais réussi à m'approprier à la barbe du brave homme. catastrophe, lorsque ma mère s'en aperçu, elle m'obligea à reporter les clous ou je les avais pris. Comment faire pour que le cordonnier ne s'aperçoive de rien ? Je ne pouvais pas tout de même aller lui dire : Monsieur je vous rapporte les clous que je vous ai pris tout à l'heure. Je m'étais fourré dans un affreux pétrin. Je retournai donc la tête basse, chez le cordonnier tout étonné de me voir revenir déjà. Je saisis le moment où il se baissait pour remettre sur son établi les clous que je lui avais volés - car c'était bien un vol que j'avais commis disait ma mère.

Lorsqu'une bouteille vide tombait entre mes mains et qu'elle portait une étiquette, je la mettais dans l'eau afin d'en détacher l'étiquette avec la plus grande précaution. Je m'étais constitué ainsi une collection d'étiquettes multicolores. Des livres d'images, je n'en avais pas. Je m'amusais à étaler mes étiquettes que je regardais cent fois, l'une après l'autre. Pauvre gosse que j'étais !

Une fois par an, cependant, St Nicolas apportait un peu de joie aux enfants sages. la veille du grand jour, on apprêtait une assiette sur laquelle on déposait un crouton de pain et une carotte pour l'âne de Saint Nicolas. Le matin , de grand matin, on la retrouvait garnie d'une orange, de quelques noix et noisettes et d'une couque de Dinant représentant St. Nicolas ou une grappe de raisins. les mieux lotis y trouvaient du chocolat, du massepain, de la couque de Reims, des dragées. Pour tous il y avait des jouets, trompettes, tabours pour les garçons, poupées de son pour les filles. J'eus cependant un jour, un petit cheval en carton. Je l'ouvris peu après pour savoir ce qui se trouvait à l'intérieur, je n'en ai plus eu d'autres, évidemment.

Le dimanche, en été, une attraction cependant : regarder passer les coureurs de pigeons. Un relais se faisait juste en face de la maison. Lorsque le coureur arrivait un petit sac en toile avec une planchette dans le fond pour le pigeon, celui qui l'attendait pour le relayer courait quelques mètres à son côté, s'emparait du sac et continuait la course jusqu'au relais suivant. cela ne se passait pas toujours, sans chute. A part cela, le dimanche était un jour aussi morne que les autres jours.

Mes parents déménagent à nouveau. Nous allons habiter au centre du village⁽⁴⁾ dans une maison assez spacieuse. En face de chez nous, une maison imposante, le café Walthère⁽⁵⁾. Au dessus de l'entrée était accroché une lampe à pétrole. Tous les jours, un homme muni d'une courte échelle, venait remplir le réservoir de la lampe, en égaliser la mèche et nettoyer les miroirs du fond disposés en éventail et destinés en principe à projeter sur la chaussée, la pâle lumière jaune dispensée par ce mode d'éclairage rudimentaire. Le nettoyage de la lampe était pour nous une attraction que nous n'avions pas auparavant ! Walthère⁽⁵⁾, trônait avec son tablier derrière son comptoir, dès que son travail de jardinier était terminé.

Sur le mur, à gauche du comptoir s'étalait une affiche portant en grosses lettres : LOI SUR L'IVRESSE PUBLIQUE, suivaient une quantité d'articles à peine lisible. Je n'ai jamais vu personne y prêter la moindre attention. Chez Walthère, la petite goutte de "peket" coûtait 5 centimes, la grande goutte 10 centimes, la bière et le stout, tiré au tonneau

était débité en "pintay" et en "choppe". Bien que le mot CAFÉ fut inscrit sur la vitrine, je n'ai jamais vu servir de café dans l'établissement. Il y avait sur une étagère derrière le comptoir des bouteilles de bitter et de verjus. Le long du mur de gauche se trouvait un banc où chaque dimanche, Odile l'accoucheuse et le grand Massa, un monteur de charpente, tout déhanché, venaient s'installer. Ils commandaient un stout qu'ils mettaient une heure à consommer et s'en allaient. Parmi les clients : Parkinson, un anglais⁽⁸⁾ qui avait inventé un procédé pour fixer avec des attaches métalliques les carreaux en faïence pour revêtir murs et plafonds. Il se lançait dans des explications interminables sur ses brevets, mais personne n'y comprenait rien. Il espérait la fortune - Il se ruina.

Allons, Antoine (Antoine c'était mon père) on a assez parlé de politique et de jardinage, chante nous quelque chose. Antoine se faisait un peu prier pour la forme car il avait une belle voix de baryton dont il était fier. Il se levait, toussotait pour se donner contenance et commençait invariablement son "tour de chant" par "**LE TEMPS DES CERISES**" :

les gais rossignols et merles moqueurs
seront tous en fête
les belles auront la folie en tête
et les amoureux du soleil au coeur

Il terminait toujours aussi par "Les Montagnards". L'assemblée reprenait en chœur le refrain Oh Montagnards ! Mon père ne chantait jamais en wallon. Cela était sans doute trop vulgaire à ses yeux ! Et pourtant, il y a de bien beaux poèmes en wallon.

Walthère, pour attirer la clientèle avait acheté un gramophone (phonographe). C'était un curieux appareil doté d'un énorme pavillon diffuseur. Le mécanisme était actionné par un ressort qu'il fallait remonter avec une grosse clef après audition d'un rouleau. Tous les gens du village et des environs défilaient chez Walthère pour y voir et entendre cette curieuse machine. La seule de son genre, connue à la ronde.

Tout ce concours de monde suggéra à ma mère l'idée d'ouvrir une friture. Les auditeurs n'avaient que la rue à traverser pour se restaurer. L'idée était bonne. Aux pommes de terre frites, vinrent s'ajouter des moules, des harengs, etc. Cela ne m'arrangeait pas du tout. Je fus chargé de nettoyer les moules qui arrivaient dans un grand sac tous les vendredis. Le dimanche de la fête paroissiale il n'était pas question pour moi de déambuler devant les attractions foraines. Je filais en cachette vers le carroussel galopant situé dans la cour de l'église. Je m'élançais sur les marches alors qu'il tournait, je faisais deux ou trois tours et je retournais au plus vite servir des sachets de frites.

Ma mère, épuisée, tomba malade. Il fallut fermer la friture.

Le dimanche, profitant d'une liberté relative, j'allais relever les quilles chez Walthère, dans le jeu qui longeait la droite du café. Je récoltai un jour 0,75 fr de pourboires, somme énorme en comparaison des 0,05 fr que je recevais pour mon dimanche. Je m'étais aussi faufilé chez le boulanger Kinable⁽⁶⁾, lui offrant de l'aider. Je fus chargé de peser la pâte nécessaire pour la panification . Aux mottes d'un kilo et à celles de 500 grammes, il fallait ajouter un certain poids pour compenser la perte à la cuisson. Je fus aussi chargé du nettoyage des fruits. pour cela j'étais largement payé en nature par ceux que j'absorbais pendant mon travail. C'était trop beau pour durer ! Le curé commandait chaque semaine, un gâteau aux amandes qui me faisait envie. Je me hasardai un jour à en extirper une amande, mais outre la place vide qui se remarquait sur le gâteau, celui-ci se brisa en deux morceaux ! Allez donc expliquer que cela s'était fait tout seul ! Sans me réprimander sévèrement, le boulanger me fit comprendre qu'il se passerait bien volontiers de mes services.

Le boucher - charcutier, Mignon⁽⁷⁾, tout proche, m'appelait quand il s'apprêtait à tuer un porc. L'animal avait les pattes de derrière entravées et attachées à un anneau fixé au sol. On lui passait ensuite une corde autour du groin. Je devais tirer sur cette corde de toutes mes forces pour immobiliser la tête de l'animal et puis : Han ! La hache pique après avoir décrit un arc de cercle dans l'espace frappait la bête qui tombait lourdement sur le sol.

Pour l'aide que j'avais apportée au boucher, j'avais droit à la queue du cochon et je la rapportai triphalement à la maison.

Après toutes ces péripéties, j'étais arrivé à l'âge d'entrer à l'école...



Une partie de la rue de l'Eglise. On ne voit pas son entrée depuis la place F. Gérard. A l'époque, les numéros des maisons se suivaient de rue en rue et dans notre cas depuis la rue des écoles (fond à droite) jusque la rue Waraxhe. Les plus grands numéros sont à l'avant de la carte postale. Il est difficile de repérer les lieux évoqués par Jean Copaye, mais si la boucherie Mignon, au n° 338 était bien l'immeuble dans le tournant, alors les 2 maisons à droite et du même côté seraient les 339-340 ainsi, les immeubles occupés par la famille Copaye. Le café Walthère se situait en face, soit à gauche ou à droite du petit chemin menant à l'église !

On peut aussi supposer que derrière la charette à chien et la pompe à eau se trouvait la boulangerie Kinable au n° 343. Il n'y a aucune certitude sans autres documents. Voir les notes à la page 17, elles expliquent certains souvenirs de Jean Copaye.



La rue des écoles primaires (à gauche) qui donne "sur le jeu" et le Vinave voir photo suivante. Derrière le photographe on va vers la rue de l'Eglise



La rue Vinave allant à la cristallerie du Val St Lambert et à ce carrefour le lieu dit "sur le jeu". Une référence possible au jeu de quille d'un café proche.



L'arracheur de dents - illustration reprise dans le livre " petits métiers et cris des rues" au pays de Liège, édition Libro-sciences par Michel Elsdorf et Yannick Delaïresse. Un arracheur connu s'appelait Boucha.

En ce qui concerne les coureurs de pigeons, on dit dans "petits métiers et cris des rues" au pays de Liège, édition Libro-sciences par Michel Elsdorf et Yannick Delairesse : *"Le but était tout simplement d'aller le plus vite possible de l'endroit d'atterrissage du volatile où l'attendait impatiemment son propriétaire jusqu'au bureau de constatage. C'est à dire si la rapidité était importante."*

Dans le même livre on parle des arracheurs de dents (illustration provenant du livre voir page avant). La description de Jean Copaye est tout à fait correcte, l'orchestre, le podium, le spectacle et la vente des produits miracles. On dit aussi dans ce livre sur les métiers de rue : *"Dans un flot de boniments, il s'adressait aux futurs clients avec des slogans qui ont donné à cette profession, le fameux dicton : mentir comme un arracheur de dents"*.

Notes sur les lieux et personnages cités :

(2) le magasin Wuidar. C'est la famille de Pierre Joseph Wuidar né à Seraing le 6 mars 1859 époux de Simon Marie Nathalie Rosalie née à Tilleul le 24 juillet 1859 et repris comme négociants. Dans le registre de population, un des fils est renseigné comme boulanger... Les Wuidar occupait l'immeuble n° 333 rue de l'Eglise.

(3) pour le magasin alimentaire, il faut regarder sur le site, le cahier consacré à Jean-Baptiste Wilmotte, maître graveur et échevin de Ramet-Yvoz.

(4) la famille Copaye habite au centre du village d'Yvoz au n° 339-340 de la rue de l'Eglise. Le père de Jean Joseph, notre narrateur est Gilles Antoine Joseph Copaye né à Ramet le 16 mars 1867. Il est un des fils de Antoine Joseph Copaye et de Marie Joseph Victorine Corbusier qui ont habités également rue de l'Eglise au n° 327. La mère de Jean, citée dans le récit est Marie Catherine Lobet née à Seraing le 16 août 1870. Les époux Copaye-Lobet se sont mariés à Ramet le 30 avril 1892. Les 2 soeurs de Jean sont : Marie Léonie née le 20 mars 1896 et Ernestine Clémentine née le 26 janvier 1898, toutes les deux à Ramet. Pour la petite histoire, si le père a signé l'acte de naissance de Jean, "A Copaye", il a pour les 2 actes suivants, les naissances de ses filles signé "A. Coppée" car il croyait et c'est certainement vrai, que le patronyme c'était mal transcrit à une époque plus ancienne.

La famille du frère cadet de Gilles Antoine habitait au n° 333 de la rue Rouffa, celle qui conduisait à la Meuse. C'est certainement le parrain de Jean. Il avait les mêmes prénoms, à savoir Jean Joseph Copaye né le 5 janvier 1874 à Ramet.

(5) le café "Walthère". C'est le premier prénom de Walthère Joseph Guilain Mathieu, né à Lamontzée, ---village typique d'environ 250 habitants dans la région de Hesbaye, situé dans le parc naturel Burdinale-Mehaigne--- le 13 août 1850 et domicilié rue de l'Eglise 341 (en face de l'immeuble de la famille Copaye). Il est renseigné comme jardinier-cabaretier au registre de la population et sa famille résulte de son mariage à Ramet le 10 septembre 1887 avec Léva Marie Victorine née à Ramet, le 27 avril 1863. Ils eurent 6 enfants.

(6) le boulanger Kinable. Si on retrouve dans un acte de décès mention d'un Kinable, boulanger de métier, ceux qui sont recensés dans la rue de l'église ne sont pas déclaré boulanger. Donc difficile de dire que les habitants du 343 sont ceux là, ni d'ailleurs ceux du 328. On ne peut faire que des suppositions !

(7) la boucherie Mignon, là par contre, il est confirmé que cette famille habitait bien au n°338, à côté de la famille Copaye. Edouard Joseph Mignon est marchand boucher et est né à Roy, le 1er mars 1859, c'est une ancienne commune fusionnée avec la ville de Marche-en-Famenne. L'épouse est Marie Rosalie Constance Houba de Ramet

(8) Parkinson Joseph était en réalité un américain, né aux USA en 1848, sauf erreur commise dans les registres de population. La ville de naissance est illisible et de toute façon il est bien renseigné comme nationalité américaine.

Continuons le récit de Jean Copaye qui, à ce moment, est entré à l'école primaire :

En parallèle avec l'école primaire, ma mère m'avait appris à travailler pour l'aider dans sa tâche de ménagère avec trois enfants. Je devais découper du bois (je porte encore au genou la trace d'un coup de hache), briser en petits morceaux les gros blocs de charbons "tout venant", bêcher le jardin, semer, planter, sarcler, repiquer, enfin tout ce qui concerne le jardinage.

Les jours de lessive, je devais actionner de gauche à droite, le levier de la machine "américaine" pendant plusieurs fois 20 minutes. Je trichais de quelques minutes de temps en temps car je détestais la monotonie de ce genre de sport.

Quand on défrichait une partie du bois chaudoir (note: le propriétaire du château de la croix St Hubert), ma mère achetait des têtes d'arbres qu'il fallait débiter sur place à la scie et à la hache. Il fallait ensuite ramener à la maison les buches ainsi obtenues par brouettées qui pesaient lourds. Heureusement la route était en descente et il fallait s'agripper au sol pour retenir la charge qui vous tirait en avant. Ce bois servait à chauffer le four à pain car le pain était fait à la maison. Chauffer le four était un art que je dus apprendre également.

Ma mère m'apprit aussi à blanchir, à peindre, à tapisser, à vernir. Elle avait acheté un pied en fonte à trois branches, des outils et du cuir pour ressemeler les souliers. Je me rappelle qu'il fallait battre le cuir après trempage avant de s'en servir. Je n'ai jamais rien, au faire de bon, dans le domaine de la chaussure.

Ma mère, infatigable, s'était procuré une machine à coudre d'occasion pour confectionner des vêtements pour mes sœurs et pour moi. Affublés de la sorte, nous n'étions certes pas des arbitres de l'élégance enfantine. Ce qu'il fallait, c'était du solide avant tout.

Je ne dirai rien de la cuisine qui ne rentrait pas dans mes attributions. ce que je sais, c'est que ma mère n'a jamais voulu entendre parler de margarine. Regardez, disait-elle, les enfants de nos voisins. Ils sont pâles comme la mort parce qu'ils mangent de la margarine. Chez nous, si le beurre venait à manquer on utilisait le saindoux.

Lorsque j'avais terminé les travaux qui m'avait été assignés, je pouvais enfin rejoindre mes camarades d'école. Les jeux variaient avec les saisons. L'été nous allions dans le bois Chaudoir. Un ruisseau y prenait sa source. Nous construisions une digue afin d'élever le niveau de l'eau, assez haut pour que nous puissions barboter à notre aise dans la mare ainsi formée. D'autres allaient se baigner dans la Meuse, mais cela nous était défendu. Les noyades y étaient fréquentes en été.

En octobre, nous partions à la recherche des fruits sauvages et d'autres qui ne l'étaient pas. Nous allions donc parfois marauder, guidés par un des nôtres, expert en la matière. Un jour qu'il nous avait encore poussé à cet acte hautement répréhensible, dès que nous fûmes entrés dans la prairie il s'empressa d'avertir le propriétaire, auquel nous eumes la chance d'échapper. J'ai gardé cette aventure dans ma mémoire, car j'avais été bouleversé par cette trahison. ce fut une leçon qui me fut salutaire, bien des fois dans mon existence.

Dans notre petit groupe, nous n'étions pas des mauvais garnements. Nous avions fondé une cagnote. Les statuts stipulaient, entre autres, qu'elle ne serait pas liquidée avant la fête annuelle, mais il fallut rendre l'argent aux épargnants bien avant la date fixée. Encore une leçon sur la fragilité des intentions.

Si je n'ai guère parlé de mon père jusqu'ici, ce n'est pas par manque d'affection à son égard; c'est parce que mes sœurs et moi avons été pratiquement élevé par notre mère. Mon père ne s'est occupé que fort peu de son ménage. Jusqu'à son mariage, il avait vécu en enfant gâté. Lorsqu'il abandonna l'école moyenne sous prétexte qu'il préférait travailler, ses parents lui laissèrent toujours la totalité de ce qu'il gagnait. Par surcroît, il recevait encore 5 frs pour son dimanche, quelle erreur ! Au moment d'entrer à l'armée (il avait tiré un mauvais numéro au tirage au sort) ses parents lui paierent un remplaçant dont coût 1800 fr de l'époque, ce qui représentait 18 mois de salaires d'un ouvrier d'élite. Nouvelle erreur! Dans ces conditions, il n'est pas étonnant qu'il n'avait aucune idée de ses responsabilités de chef de ménage. De plus, il s'était lancé dans la propagande syndicale. Il prêchait dans les cafés.

Seul, vous ne pouvez rien, groupés vous pourriez tout disait-il. Cette activité risquait de lui faire perdre son

emploi. Nous les enfants, nous ne le voyions guère que le dimanche. Lorsque c'était la saison, je passais avec lui toute la journée du dimanche à la pêche au bord de l'eau. C'était merveilleux.



Les coins de pêche sur la presqu'île et sur les îles de la Meuse. Peinture d'un certain Mussin

(coll. André Wilmotte)



Carte postale où figurent les peupliers de la peinture.

(coll. de l'auteur)

Meuse et Pêche

Nous habitons à proximité de la Meuse. Le long des berges, couvertes d'herbages et de roseaux se trouvaient d'énormes peupliers.

Dans mon enfance, les soirs d'été, combien de fois me suis-je endormi bercé par le bruissement de leurs feuillages, doucement causés par la brise. On passait d'une rive à l'autre dans une grande barque manoeuvrée par "le passeur d'eau". A mes yeux d'enfants qui n'avaient jamais quitté le village, le passage du fleuve prenait des allures d'aventures maritimes. On nous avait bien parlé de la mer, mais nous ne l'avions jamais vue.

Les pêcheurs étaient nombreux au bord de l'eau ou en barquette. Le dimanche, après la messe, je filais rejoindre mon père qui, depuis l'aube, pêchait sans relâche à l'endroit qu'il avait amorcé la veille, pour attirer le poisson. Lorsque j'arrivais, essoufflé, c'était toujours la même question : tu en as déjà pris papa ? Si c'était oui, j'allais vite soulever hors de l'eau le filet où les poissons tenus au frais frétilaient, brillants sous les rayons du soleil déjà haut dans le ciel. J'avais une petite ligne, mais pour éviter les bruits intempestifs qui ussent mis le poisson en fuite, j'allais

m'installer loin de mon père. Il m'arrivait quel exploit, d'attraper quelques goujons ou ablettes.

Vers midi, ma mère nous apportait notre repas qui absorbé en plein air, au bord de l'eau était un régal. Après une longue sieste (le poisson ne mordait pas au milieu du jour), nous recommencions à pêcher. A l'approche du soir, les promeneurs étaient nombreux. On faisait, disait-on, le tour de l'île qui n'était à vrai dire, qu'une presque-île. Ils marchaient à pas lents, interrogeait mon père au passage : tu as pris beaucoup de poissons Antoine ? Et celui-ci de répondre : on ne fait plus de belles prises depuis que des étrangers (des liegeois) s'installent en barque au milieu du fleuve, mais on ne peut rien y faire !

Mon père pêcheur acharné, se levait avant l'aube en semaine, pour aller pêcher une heure ou deux, avant de se rendre au travail. Il fit un jour une pêche miraculeuse. Il avait pris tant de poissons que ma mère en remplit un grand pot, tassés dans la friture et salés, nous en mangeâmes bien longtemps.

Pendant les vacances, il m'arrivait de demander à un camarade de me conduire en barque sur une des trois îles qui s'étiraient au milieu de la Meuse. J'y passais des journées entière à circuler et à pêcher. Je revenais presue toujours bredouille de mes expéditions mais j'aimais cette solitude, cette liberté, cette illusion d'être pendant quelques heures propriétaire d'une île en Meuse ! Un jour un camarade m'oublia sur mon île jusqu'à la nuit tombante. Je me voyais déjà obligé de passer la nuit sur cet ilot où je croyais discerner des ombres mystérieuses. Je poussais un ouf de soulagement quand je vis apparaître, enfin, la barque de mon camarade. Il y a longtemps qu'il n'y a plus d'île en Meuse dans la traversée de mon village natal. Plus de berges vertes et fraîches, plus de peupliers jasant sous la brise. Un pont-route à remplacé le passage d'eau. Une centrale hydro électrique, des rives en béton. Il faut de l'énergie à tout prix, mais ce n'est pas cela qui rendra les hommes plus heureux !



Sur ce plan Popp 1860-1870 on voit très bien les îles sur la Meuse. La rue de l'Eglise ne possède pas encore beaucoup de bâtis, ni la rue Rouffa d'ailleurs. et on constate la rue des Ecoles, à ce moment, sans les écoles. L'évolution urbanistique viendra après 1870, dans la période coulant jusqu'en 1900

Quittons un instant les récits de Jean Copaye, pour nous intéressés aux autorités et à leurs décisions. En 1903, la commune est encore gérée par les libéraux au grand dam des catholiques, notamment au point de vue scolaire, car le curé n'avait plus les prérogatives du passé. (voir cahier consacré à Jean Baptiste Wilmotte)

A cette fin de législature le Conseil communal se réunit le 8/12/1903, François Gérard est Bourgmestre. Jean Baptiste Wilmotte et ... Corbusier, sont les échevins en place. Dans les conseillers, Pierre Beaufort, ... Delvaux et ... Dery sont présents et resteront pour la prochaine législature, leur mandat n'étant pas terminé. En absents dans les conseillers on trouve Degive (l'ancien Bourgmestre), Lambert et Renkin (certainement notre poète François Renkin qui habitait Ramioul (voir cahier relatif à ce personnage décédé en 1906). Beaufort Clovis est Secrétaire.

En 1904, à la séance du 14 janvier, il y a prestation de serment des nouveaux conseillers, sous l'égide de l'échevin-Président de séance, Jean-Baptiste Wilmotte, à savoir : ... Dispas, Georges Crespin, Guillaume Dubois, ... Jarbinet et ... Hyzette dont le mandat de ceux-ci expirera le 31/12/1911. Les Conseillers communaux sont élus pour le terme de six ans, à compter du 1er Janvier qui suit leur élection et sont renouvelés par moitié tous les trois ans.

Le dernier procès-verbal du 8/12/1903 est approuvé par 5 voix et 5 abstentions, les catholiques ne voulant pas cautionner des décisions auxquels ils n'ont pas participé. Et cela continue avec la fin du mandat d'échevin de Jean-Baptiste Wilmotte, terminé théoriquement le 31 décembre 1903. Comme François Renkin est toujours absent il y a 10 votants. Mr. Dubois présente Georges Crespin et Mr Beaufort présente Jean Baptiste Wilmotte comme candidat échevin. Après élection, on obtient 5 suffrages pour chaque candidat. Au second tour, ce sont les mêmes résultats et pas de ballottage possible, on renvoie ce point de nomination d'un échevin à la prochaine séance.

A la séance du 19 janvier Mr Wilmotte est toujours Président de séance, C'est Beaufort Clovis qui est Secrétaire. Comme présents à celle-ci, nous trouvons seulement les 5 libéraux, soit les 2 échevins Wilmotte et Corbusier et les Conseillers Beaufort, Delvaux et Dery. Il n'y a pas le quorum et le conseil communal ne peut se réunir, ambiance, ambiance !

A la 3e convocation, légalement ils sont obligés de décider, peu importe le nombre de présents, c'est de nouveau à celle-ci, des points de vue complètement différents.

Guillaume Dubois, dont la nomination comme Bourgmestre est approuvée par les autorités supérieures préside cette séance et il ouvre la séance en déclarant qu'avant de prendre possession du fauteuil de la Présidence, ***il tient à affirmer qu'il entend rester exclusivement sur le terrain administratif sans y mêler aucune question de parti.*** Mr Renkin est absent et suite à ses 3 absences non motivées, on le déclare démissionnaire. Il y aura donc de nouveau élection pour choisir 1 Conseiller.

On recommence pour la nomination de l'échevin, 5 suffrages pour Wilmotte et 5 bulletins blancs. Il en résulte que Mr Jean Baptiste Wilmotte est valablement élu mais ni Mr le Bourgmestre Dubois, ni Mrs Crespin, Dispas, Jarbinet et Hyzette ne se rallient à cette solution. Il y a dispute entre Georges Crespin et Wilmotte et finalement Jean-Baptiste insiste pour prêter serment, ce qui se fait avec certaines réserves du Président. Les autorités supérieures approuveront cette nomination.

Ce sera le dernier mandat (mouvementé) de Jean Baptiste Wilmotte. Vous pouvez obtenir plus de détails sur la vie de l'intéressé sur le cahier, qui lui consacré.

A l'époque, ce que nous appelons maintenant le CPAS, ou par avant, l'assistance publique, s'appelait à ce moment "le bureau de bienfaisance". Il est procédé, à la même séance, à la désignation de 3 membres et là aussi il y a 2 listes présentées. Finalement, c'est Mrs Dengis, Delcourt et Mignolet qui sont désignés.

Enfin, la vie communale se régule à partir d'avril 1904, mais il y a toujours dans le chef de Georges Crespin des interventions sur différentes matières.

Abordons quelques thèmes de la vie communale.

La société de gymnastique et d'armes "La Vaillante"

Elle souhaite obtenir du nouveau Conseil Communal un subside. Avec programme à l'appui, elle présente le 10ème anniversaire de sa fondation par l'organisation d'une grande fête-concours sous le patronage de la fédération de gymnastique de la Meuse. On apprend par après que la fête est remise à l'année suivante.



Peu d'information sur cette société, cependant dans les décès de 1914-1918 on trouve mention de REYNDERS Lucien Fernand Joseph, né à Ivoz-Ramet, le 15/12/1890 et décédé le 01/11/1914 à Adinkerke,

Il était membre du personnel des Cristalleries du Val-Saint-Lambert à Seraing et aussi membre de la Société de Gymnastique "La Vaillante" d'Ivoz. Une plaque commémorative se trouve au cimetière communal, plaque offerte par la société.

Une machine à écrire, pour quoi faire ?

Lorsque est arrivé, de mon temps à l'administration, le premier ordinateur de bureau avec un disque dur de 500 k ! Certains de mes collègues, plus âgés, ont fait mettre "l'engin au placard", du moins les premiers temps, avant d'être convaincu, parfois aux forceps. Et puis, un jeune employé vous dépose "le tout" sur le bureau, en vous disant : cela remplace votre machine à écrire électrique" et ceci c'est une souris (cela a fait rire) et pour le clavier, c'est la même chose que votre machine à écrire (sauf qu'un ami et collègue utilisait une machine à écrire avec un clavier différent d'azerty. C'était une marque belge AEU dont le clavier commençait par les trois voyelles a,e,u une machine d'avant guerre !). Et n'oublions pas l'écran, la boîte de pandore ! Mon ami Daniel a pris sa retraite, avec sa machine ... et il m'a dit qu'il a eu quelques fois des difficultés pour réaliser ses virements, sur les claviers "azerty" de la banque.

Et en 1904 ? Le Conseil communal doit ce décider sur l'achat d'une machine à écrire ! Le procès-verbal indique : *"L'utilité d'une machine à écrire est assez longuement discutée. M. Wilmotte fait valoir les motifs qui l'engagent à ne pas se rallier au projet d'en faire l'acquisition. Finalement il est décidé d'attendre avant de se prononcer définitivement, le résultats des essais qui, d'après les conditions du vendeur peuvent durer plusieurs mois, afin de se rendre un compte exact des services qu'elle peut rendre et voir si ceux-ci sont de nature à compenser les frais d'achat."*

Cercle d'arboriculture d'Yvoz

Ce cercle dépose auprès du Conseil communal une requête tendant à obtenir de la commune une intervention dans les frais à résulter du concours exposition qu'il organise pour le mois de septembre 1904. Le conseil alloue un subside de 100 francs et il fait appel à un crédit spécial pour couvrir cette dépense.

En séance du 14 mai 1904, M. Crespin demande qu'il soit donné satisfaction, à bref délai, au cercle d'arboriculture sur le point relatif au déplacement des grandes vacances.

Dans une revue horticole de 1910, on trouve :

Cercle d'Arboriculture « Les Jardiniers et Amateurs réunis » d'Ivoz-Ramet et des environs. — Le Conseil d'administration du Cercle d'arboriculture d'Ivoz-Ramet organise, le dimanche 21 août 1910, une excursion à Bruxelles.

Société d'Harmonie - subside annuel communal

Voilà une société de musique qui fait l'unanimité chez les Conseillers communaux, parce qu'elle rend dans la commune, des services très appréciables, en prêtant son concours à toutes les fêtes et réjouissances. A l'unanimité le Conseil décide de renouveler le subside annuel de 100 francs.

Fêtes à Yvoz et à Ramet

On apprend que le docteur Joseph Dechanps a sollicité l'autorisation d'installer une quinquette sur Rouffa, à l'occasion de la fête d'Yvoz.

Une délibération du Conseil en novembre 1906 décide d'accorder un subside de 100 frs au comité des fêtes "Yvoz-Ramet - attraction". Cette somme est destinée à l'aider à supporter les dépenses d'organisation du concours festival qu'il projette pour le 26 août prochain. Le comité à présenter un détail estimatif à 450 frs. Le Conseil décide en outre de recevoir les sociétés participantes et de leur offrir le vin d'honneur. Par après le Conseil décide leur accorder un subside supplémentaire de 100 frs.

Pour équilibré, le Conseil décide d'allouer un subside également de 100 frs au comité des fêtes de Ramet pour l'organisation d'une course cycliste et des jeux populaires à l'occasion de la fête paroissiale qui se tient le 16 septembre. A remarquer pour Yvoz on donne le nom d'Yvoz-Ramet et pour Ramet, on garde Ramet ... la rivalité existe toujours, cela ce constate entre les partisans de "Yvoz-Ramet" et "Ramet-Yvoz". Cela rappelle l'ambiance à la fusion des communes en 1976 !

Place publique à Yvoz

Sans engagement pour l'avenir, c'est le 24 juin 1904 que le Conseil adopte le principe de créer une place publique à Yvoz sur l'emplacement des emprises réalisées par l'Etat pour l'amélioration de la route Liège-Huy.

Et pourtant cette place on l'a finalement créée, j'en parlerai dans une petite histoire avec les images qui représente notre place François Gérard.

L'exposition universelle de 1905

Le Collège et le Conseil se préoccupent fin de l'année 1904, de l'exposition universelle qui aura lieu à Liège aux alentours du pont de Fragnée. C'est ainsi qu'il est attribuer une dépense d'une somme de 100 frs pour aider les élèves de la classe supérieure des écoles communales à visiter l'Exposition universelle de Liège.

En séance du 16 mars 1906, il est fait mention : *"d'un bulletin de souscription à l'ouvrage intitulé - à travers l'exposition - que les éditeurs Fineseur et Lahaye de la rue Agimont, 23 vont faire paraître incessamment. Cet album officiel de l'exposition universelle et internationale de Liège, 1905 est publié sous le patronage du Comité exécutif - Le prix de cet ouvrage est de 10 frs et M. le Bourgmestre dit en avoir souscrit un exemplaire. Il est décidé qu'on attendra des temps meilleurs pour faire des dépenses de l'espèce. Cependant, quant au souvenir de l'Exposition, on pourra y revenir, si le volume que recevra M. le Bourgmestre est jugé méritoire"*.

Je ne sais, si le Bourgmestre a jamais reçu son livre ? Le livre de l'exposition que vous pouvez lire sur l'internet : "Le Livre d'or de l'Exposition universelle et internationale de 1905 : histoire complète de l'Exposition de Liège par Gustave Drèze" l'imprimeur était Auguste Bénard⁽⁸⁾ de Liège . Pour illustrer ce texte, je me suis permis d'évoquer cette exposition par la carte permanente d'entrée de mon grand-père Léopold Delagoen. Il était en 1905, au service de la société "Decauville" (écartement des rails plus étroits que le tram de Liège) et vous voyiez ci-dessous ce transport sur une carte postale de l'exposition.



Le verso de la carte "sauf conduit" de mon grand-père Léopold (avec sa photo). Elle l'autorisait à circuler de tous temps dans l'exposition, afin de prendre son service. D'après ma tante, il conduisait l'engin "Decauville". C'était une petite automotrice à moteur à essence qui circulait dans l'enceinte de l'expo sur une petite ligne circulaire et était visiblement très appréciée du public.

(8) Maître-imprimeur connu en Europe, notamment par sa participation aux foires et expositions universelles, éditeur de livres classiques et scientifiques, il avait été le responsable de l'édition du Livre d'or et de l'Album commémoratif de l'Exposition universelle de Liège en 1905.

Il est consultable sur : <https://archive.org/details/lelivredordelexp02dr>

Vous pouvez aussi voir l'expo sur l'excellent site d'Estelle Florani de Chokier : www.chokier.com

Jubilé national, fêtes patriotiques

Le 15 juillet 1905, le Secrétaire Clovis Beaufort écrit : "Considérant que partout on a organisé en Belgique des fêtes patriotiques à l'occasion du 75e anniversaire de l'Indépendance Nationale; Revu sa délibération du 9 mai; Décide que des festivités auront également lieu ici et la date en est fixée aux 19 et 20 août prochain."

La commune n'avait pas beaucoup de moyens financiers et les autorités de l'époque essayait de réduire au maximum les dépenses. Il était difficile pour eux de ne pas montrer à la population leur patriotisme. Le Secrétaire écrit une nouvelle délibération au mois d'octobre de 1905 : "Revu sa délibération du 15 juillet dernier, votant un crédit spécial pour couvrir les frais résultants des fêtes organisées à l'occasion du 75e anniversaire de l'Indépendance Nationale; Considérant que les dépenses ont dépassé les prévisions; Vote un nouveau crédit spécial de 153 frs à imputer sur l'exédent du budget pour liquider le solde des dépenses dont il s'agit." Afin d'effectuer une comparaison, voici certains salaires du moment : le cantonnier recevait un salaire annuel de 1200 frs, donc 100 frs par mois ! Le Secrétaire avait un traitement annuel de 1700 frs, il venait de recevoir au 1er janvier 1905 son augmentation quinquennale de 5 %. Un instituteur recevait entre 1400 et 1900 frs suivant leur grade et leur ancienneté à la fonction.

Et les cérémonies ? - Voici ce que j'ai trouvé à ce sujet.



Notre commune voulant apporter sa quote part dans le concert qui de tous les coins du pays se fait entendre pour commémorer le 75e anniversaire de l'Indépendance nationale, avait organisé les 19 et 20 août courant des réjouissances populaires.

Les festivités préparées par le cercle phylanthropique "Les XII" ce sont ouvertes samedi soir par une retraite aux flambeaux. Un long cortège comprenant toutes les sociétés locales, au nombre d'une bonne dizaine, s'est formé dès 7h et demi du soir et, précédé de l'harmonie Saint Léonard jouant d'entraînants pas redoublés, a parcouru les rues principales prtout illuminées et pavoisées pour arriver à 9h et demi à la Maison communale très bien éclairées et décorées. Là, M. le Bourgmestre entouré du Conseil communal, des membres du Bureau de Bienfaisance et du personnel enseignant, l'a reçu et a offert le vin d'honneur à tous les participants.

M. le Bourgmestre a prononcé un discours vibrant de patriotisme qui a été vivement applaudi et à porté la santé du Roi. Il propose d'envoyer au Roi une adresse dont les termes sont repris ci-après. M. Alphonse Parisse, se faisant l'interprète des sociétés, remercie et boit à la santé "du 1er magistrat de la commune, du sympathique maieur".

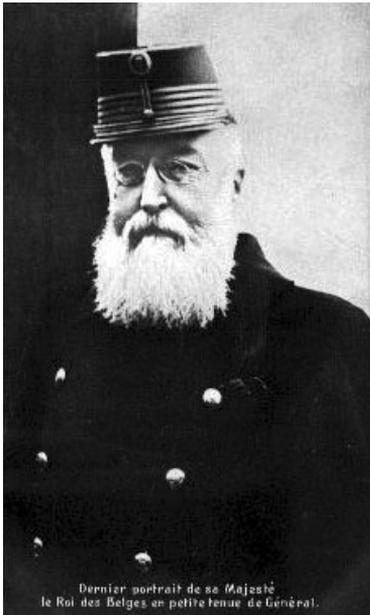
Le dimanche a lieu la revue des écoles. Le défilé s'organise à l'école d'Yvoz à 1 heure dans l'ordre suivant : L'harmonie, les deux sociétés de gymnastique "La Vaillante" et "L'espoir"; les 410 élèves des écoles portant tous un petit drapeau national et la cocarde tricolore; les délégations de plusieurs autres sociétés; puis les autorités communales ferment la marche.

Sur tout le parcours on acclame la population scolaire qui, à quatre reprises, sur les thiers, à Ramet, à Yvoz et à la Tourette entame des chants patriotiques avec accompagnement d'harmonie, qui sont exécutés avec un enthousiasme, un ensemble et une justesse vraiment remarquables; les petits gymnastes se produisent dans des mouvements d'ensemble très réussis. Aux écoles d'Yvoz, une collation avait été préparée aux petits chanteurs qui lui ont fait le meilleur accueil avant de se mettre en route pour la direction du Val.

Pendant toute la journée de ces réjouissances, des salves de boîtes détonnaient à Ramet et à Yvoz. L'administration avait aussi voulu que les malheureux déshérités de la nature soient de cette belle et imposante manifestation et le Bureau avait fait distribuer des bons de secours extraordinaires à toutes les familles nécessiteuses. La population entière s'est associée à ces festivités et elle conservera le meilleur souvenir de cette date mémorable qui marque une période de trois quart de siècle pendant laquelle notre cher et beau pays n'a cessé de marcher à pas de géants dans la voie du progrès et de la prospérité ainsi que l'atteste même si clairement la splendide Exposition universelle de Liège.

Le temps qui tout d'abord avait semblé vouloir contrarié cette sortie, se remet au beau un peu avant d'arriver sur la place de Ramet et cette partie s'achève heureusement dans la joie et le plaisir.

Des réjouissances analogues avaient malheureusement lieu en même temps dans les communes limitrophes, à Seraing, Flémalle-Haute, Chokier et Engis et l'affluence des étrangers s'en était naturellement quelque peu ressentie.



Dernier portrait de sa Majesté le Roi des Belges en petite tenue de Général.

Le roi Léopold II est décédé en 1909, dernier portrait en tenue de général (source wikipédia)

Adresse au Roi

A sa Majesté Léopold II

Bruxelles

La commune de Ramet-Yvoz fêtant le 75^e anniversaire de l'Indépendance nationale acclame sa Majesté le Roi et le prie de croire à ses sentiments de loyalisme.

Le Bourgmestre

(s) G. Dubois (c'est l'envoi d'un télégramme)

Réponse du Roi

Le Roi sensible à votre télégramme vous prie de remercier sincèrement en son nom, les habitants de Ramet, réunis pour fêter le 75^e anniversaire de l'Indépendance nationale, des sentiments patriotiques qu'ils ont exprimés à sa Majesté

Le Secrétaire du Roi



Une carte postale éditée à l'occasion - image sur l'internet

La centenaire de 1907

Elle a donné son âge, à sa rue. Les circonstances exceptionnelles, son grand âge, que peu de citoyens atteignait à cette époque. Son village où la plupart des familles et des autorités se connaissaient encore. Le tout va conduire à cette fête que nous allons aborder.

1^o Centenaire de M^{me} Galand-Dethiou.
 2^o Remise de récompenses aux jeunes artistes
 Brouns Jules et Douhard Achille.

Le dimanche 11 août 1907, ont lieu les réjouissances organisées pour fêter le centenaire de M^{me} Galand-Dethiou, née à Chokter le 7 août 1807.

Toute la population a voulu s'associer à cette belle manifestation, belle surtout par sa rareté, et tous les habitants, ceux des villages principalement, ont réalisé de zèle et de bonne volonté pour parer et orner les habitations.

Dès 9 1/2 h. un cortège précédé de l'harmonie et en tête duquel marchent les membres du Comité, amène la brave et sympathique jubilaire à l'église, où est chantée une messe solennelle en son honneur.

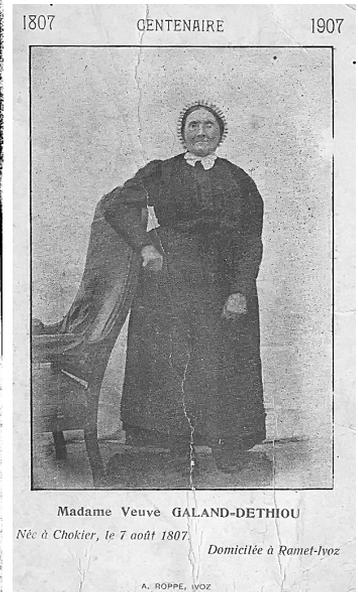
À 11 h. a lieu la réception à l'hôtel de ville. M. le sous-préfet en un charmant petit discours congratule et félicite la vénérable doyenne de la Commune qui reçoit un superbe fauteuil dans lequel elle est immédiatement installée.

M. le sous-préfet profitant de cette belle cérémonie, remet comme témoignage de satisfaction de l'admⁿ et de son "traité d'attachement", par Eloquet, à M. Jules Brouns, un jeune sculpteur d'avenir, pour le brillant succès qu'il a obtenu aux derniers concours à l'Académie des Beaux-Arts (médaillon d'or), et le "Deuxième de Beethoven" au jeune Achille Douhard, 1^{er} prix de clarinette au Conservatoire Royal, un futur artiste assurément.

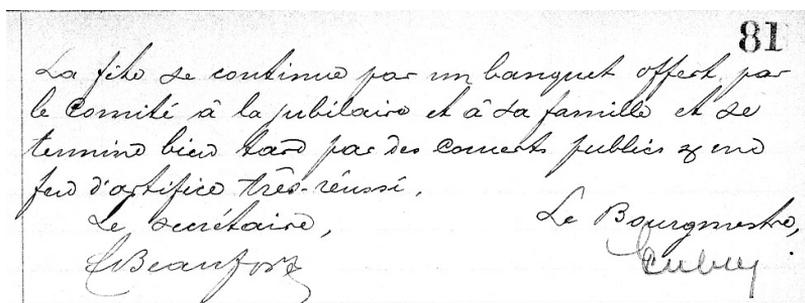
Le champagne fait ensuite son apparition, et au milieu de l'enthousiasme général nous avons le centenaire, toujours gai, malgré un peu d'ivresse, Charles et couplet de son jeune temps et remercie les autorités. La

En même temps que la fête de la centenaire, le Conseil communal en profite pour rendre hommage à 2 jeunes de la commune qui ont obtenus des prix aux concours de l'Académie des Beaux Arts, Douhard Achille, premier prix en clarinette et Brouns Jules, en sculpture il reçoit la médaille d'or et pour ce dernier, célèbre en son temps, j'y consacre "une petite histoire" (voir sur le site)

On remarque parmi les manifestants la société de musique d'Harmonie,



Cette photo-carte postale de la centenaire reprise avec le fauteuil offert par les autorités a été distribuée à la population (gratuite ou payante ?)



Banquet, concerts publics, feu d'artifice, je vous avez dit que c'était un événement exceptionnel. En bas de la délibération, la signature du Secrétaire Clovis Beaufort et celle du Bourgmestre Guillaume Dubois.

Les photos que je vous montre par après, ont été récupérées par M. Petitgnot de Neupré chez sa mère qui s'appelait Galand. Si c'est la même famille elle est très éloignée. Je le remercie de m'avoir envoyé ces photos illustrant bien l'événement (aussi photographique).

Mais avant, parlons de la famille de Mme Dethiou(x) veuve Galand, la centenaire.

C'est aussi exceptionnel, constatez :

Le 31 janvier 1837 à Ramet Pierre Francois Joseph Galand, né le 8 février 1807 à Ramet, scieur de long, épouse Marie Catherine Josephe Dethioux, née le 5 août 1807 à Chokier.

Pierre est le fils légitime de François Joseph Galand, scieur de long âgé de 69 ans et de Marie Catherine Danthine, ménagère âgée de 60 ans. Assiste comme témoin au mariage son frère Antoine Dieudonné Galand, 4 ans et demi plus âgé, né à Ramet, le 11 juillet 1802, scieur de long et qui c'est marié le même jour avec ... Marie Charlotte Dethioux née à Chokier le 23 décembre 1809, la soeur cadette de la centenaire. Les 2 mariées sont les filles de Charles Joseph Dethioux et de Marie Catherine Hubart.

En résumé : le 31 janvier 1837, 2 mariages ont lieu à Ramet, le plus vieux des frères Galand épouse la soeur cadette Dethioux et le plus jeune, épouse la plus âgée, notre centenaire, vous suivez ?

Nous allons nous contenter des naissances du couple de la centenaire, car les deux mariées ont le plaisir, d'enfanter souvent la même année (bonjour les recherches).

Les enfants actuellement connus du couple:

- Marie Catherine Galand née le 4 décembre 1837 à Ramet
- Isabelle Joseph Galand née le 4 juin 1840 à Ramet
- Marie Joseph Galand née le 22 décembre 1842 à Ramet et y décédée le 7 octobre 1844
- Charles Dieudonné Joseph né le 8 août 1845 à Ramet
- Marie Louise Galand née le 16 septembre 1849 à Ramet et y décédée 24 jours après
- Alexandrine Elisabeth Galand née le 11 décembre 1850 à Ramet et y décédée le 31 mai 1853
- Hubertine Josephe né le 5 octobre 1855 à Ramet

Un troisième mariage Galand-Dethioux a eu lieu à Ramet le 5 mai 1846 entre Ferdinand Joseph Galand né le 20 janvier 1819 à Ramet, aussi frère de Pierre Francois et avec Jeanne Dethioux, demi-soeur de la centenaire, son père s'étant remarié avec Marie Joseph Pirotte en 1814.

Jeanne Dethioux est née à Ramet le 3 octobre 1816

A remarquez que si les frères Galand épouse les filles Dethioux, ils sont tous aussi scieur de long comme leur père et un frère Dethioux. Ils travaillent certainement ensemble car les bois sont sur Ivoz-Ramet. Les autres familles Galand-Dethioux ont eu aussi beaucoup d'enfants, ainsi des réunions de famille avec des cousins, cousines très proches.

Pierre François Joseph Galand décède à Ramet le 26 juillet 1881 à l'âge de 74 ans. Sur l'acte de décès Dethioux est devenu Detilloux, les autres renseignements père, mère correspondent, donc c'est bien lui.



M. Henri Petignot me dit que cette photo représente soit la famille, soit la centenaire avec les autorités. Je pense qu'il y a au moins une partie, si pas uniquement des autorités et je situe au milieu derrière la centenaire le bourgmestre Guillaume Dubois, (il y a un air de ressemblance avec la photo de son père), mais c'est sans aucune certitude. Peut-être pour plus tard, si je retrouve des descendants, des soeurs de Guillaume

La centenaire, Marie Catherine Josephe Dethioux décède... le 17 septembre 1910, à l'âge canonique de **103 ans**. Un témoin de l'acte est Emile Adam, Ardoisier, 59 ans et gendre de l'intéressée. Clovis Beaufort, le secrétaire est l'autre témoin.

A suivre, le deuxième cahier consacré à cette période, notamment à la guerre 1914 - 1918 et à la continuation du récit de Jean Copaye